

NADJM OUD-DINE BAMMATE

**LA TRADITION MUSULMANE DEVANT LE MONDE ACTUEL<sup>1</sup>**

Pour l'Islam, aujourd'hui, le moderne se situe moins dans le temps que dans l'espace. Il se présente d'abord sous les formes de pays, de peuples étrangers, de valeurs et de manières de vivre qui appartiennent à une civilisation autre. Le moderne, pour l'Islam, c'est avant tout l'Occident. Le problème n'est donc pas d'un simple retour sur soi-même, d'un examen conduit dans le for intérieur, à l'exemple de la « crise de conscience européenne. Il suppose la confrontation avec un monde différent. La querelle des Anciens et des Modernes se double d'un débat entre Orient et Occident. Certes, je serais parmi les derniers à pouvoir tracer, entre les concepts d'Orient et d'Occident, des limites rigides. Il existe pourtant quelques lignes de partage évidentes. Ainsi, quel qu'il soit, l'Oriental, moderniste ou conservateur, de Syrie ou de Birmanie, de l'Arabie ou de l'Inde, s'accordera sur un point : la civilisation occidentale signifie changement, passion de la recherche, remise en question perpétuelle des idées reçues, critique renouvelée des situations acquises. Le moderne, c'est d'abord *une inquiétude* au sens propre du mot, *le refus de l'immobilité. Le mouvement, l'inquiétude créatrice de l'Occident*, voilà qui nous impressionne. Certains Orientaux n'y trouvent qu'agitation dangereuse ; d'autres y voient le

<sup>1</sup> Conférence du 11 septembre 1956.

progrès, désirent s'y rallier au plus vite. Découvrent-ils l'essentiel de l'Europe et de

l'Amérique ? En tout état de cause, le fait subsiste que la majeure partie de l'humanité considère le modernisme comme la marque même du génie occidental. Les aspects les plus extérieurs, les plus tangibles du monde moderne ont d'ailleurs leurs répondants philosophiques en Europe. On peut établir des correspondances, et l'on n'a certes pas manqué de le faire, entre la démarche intellectuelle d'un Descartes et l'essor de la physique mathématique, la morale d'un Locke et le parlementarisme anglo-saxon. «C'est la faute à Rousseau, c'est la faute à Voltaire... » Simplification sans doute mais, en face du fait moderne, qui pourra soutenir que ce soit la faute ou le mérite, du moins immédiat, de la pensée orientale ? Il y a plus :

Le modernisme, en tant que recherche perpétuelle, n'est-il pas devenu pour l'Occident comme une condition d'existence ? La nécessité d'inventer, de choisir ou de nier, voilà son allure. Qu'elle lui manque, il dépérit. Survienne l'inattendu, il s'y adapte comme par réflexe. La querelle des Anciens et des Modernes, ce rythme dialectique, cette polarisation féconde, serait donc la pulsation même de la civilisation occidentale.

Pour nous autres, Orientaux, l'Europe est moderne depuis cinq à six cents ans au moins. Mais l'Europe oublie parfois que pareille accoutumance à la nouveauté reste exceptionnelle. Ainsi l'Islam est appelé à vivre, aujourd'hui même, sur l'heure pourrait-on dire, et tout d'une pièce, un ensemble de remous intellectuels, de bouleversements économiques et sociaux que l'Europe a eu le loisir d'affronter graduellement, étendus sur plusieurs siècles. Par sa vision théocentrique de

l'univers, par le destin spirituel qu'il assigne à l'homme et à la communauté, l'Islam est encore fermement enraciné dans un monde qui fut celui de la Chrétienté médiévale. Mais, il y a deux ou trois générations, guère plus, il a découvert à la fois la Renaissance et l'évolutionnisme, le « siècle des lumières » et la crise religieuse du xv<sup>e</sup> siècle européen. Pour lui, Kant et Marx sont contemporains. Et ceci à l'heure où les mystiques du XII<sup>e</sup> siècle et les scolastiques du XIII<sup>e</sup> vivent encore parmi nous. Il suffit de traverser une rue, d'interroger le cheikh. Nos Anciens ne sont pas objet d'interprétation, de gloses. Ils répondent avec leur propre voix, ils disputent.

De même, la révolution industrielle s'annonce en Europe depuis plus de deux cents ans et se développe, accompagnée du mouvement des idées et des institutions.

On déplore que ce mouvement n'ait pas été assez rapide pour suivre l'expansion technique.

Que dire de l'Orient où la révolution industrielle a été plaquée à vif sur des structures patriarcales ?

Il ne s'agit plus d'évolution brusquée, mais d'un choc, d'un véritable traumatisme. En politique, les peuples musulmans vivent à la fois leur XIX<sup>e</sup> et leur XX<sup>e</sup> siècle. A la fraternité des croyants succède la formation des Etats nationaux sur le modèle européen. Car, il ne faut pas l'oublier, les revendications actuelles de l'Orient, mais ce sont les échos de l'enthousiasme du XIX<sup>e</sup> siècle européen pour le principe des nationalités. Seulement l'Orient espère ses Garibaldi que déjà le voilà projeté dans l'époque des groupements régionaux à l'échelle continentale.

Le moderne, pour l'Orient, c'est aujourd'hui en 1956, plus 1356 à Florence, plus Paris 1789, plus Moscou 1917, plus tant d'autres moments étrangers qui lui posent des questions toutes actuelles. Est-il possible de dissocier les modernismes successifs de l'Europe, et lesquels préférer ? Le moderne, ce n'est pas uniquement la civilisation occidentale vue au présent, c'est aussi le passé de l'Occident sous des formes diverses.

L'exotisme du moderne et sa multiplicité foisonnante pour l'Islam, voici déjà reconnues deux données du problème. Mais ce n'est pas encore, loin de là,

l'essentiel. Où est l'essentiel ? Quand cette question se pose, l'Oriental cesse

d'analyser et de discourir. Il se réfère à ses Livres Sacrés. Je n'agirai pas autrement. Pour ce qui est de l'essentiel, la parole est donc à Abraham. Le Coran présente sa conversion. Il commence par briser les idoles de son peuple, puis il se réfugie dans le désert. Il adore les étoiles mais, au matin, les étoiles disparaissent. Il invoque alors la lune, puis le soleil. Tour à tour, les astres déclinent. Et chaque Abraham s'écrie : « Tout passe sauf le Visage de Dieu. Gloire à Lui au delà de tout ce qu'on lui attribue. » Il n'y a d'autre réalité que transcendante. Elle s'affirme comme un au-delà des attributs, un au-delà de l'accidentel et de l'impermanent. Et l'homme ne se définit qu'ordonné à cet absolu. Comment ne pas mettre en parallèle la phrase de saint Augustin : *Si non manebo in Deo nec in me potero*. « Si je ne demeure en Dieu, je ne puis subsister en moi. » Et il ajoute : « Car cela seul est vraiment qui demeure éternellement. »

« Je n'aime pas ce qui passe. » C'est la réponse d'Abraham comme d'Augustin. C'est la réponse du Coran. Aujourd'hui encore, c'est la réponse de l'homme traditionnel à toutes les formes du modernisme. Car le modernisme est par nature même le passager. Il s'oppose à la tradition comme le devenir à l'être, la diversité à l'unité, l'humanisme au théocentrisme, l'action à la contemplation, la technique au rite ou au sacrement, l'observation et l'expérience à la révélation ou l'initiation. Seulement, et voilà le tragique pour une culture traditionnelle, il se trouve que ces valeurs relatives semblent triompher aujourd'hui comme elles n'ont jamais triomphé auparavant. Il a été démontré comme jamais à quel point leur usage pouvait être

efficace. Dans l'ordre temporel, répondra-t-on ; mais de manière combien sensible et humiliante ! Car, on n'en tient pas suffisamment compte pour apprécier les réactions musulmanes, la tradition ne sépare pas le temporel du spirituel, le profane du sacré. Un échec, même matériel, peut jeter le doute sur l'ordre entier des choses. La vocation d'une forme traditionnelle comme l'Islam est d'être une clé de l'univers, une explication totale de l'homme et du monde, d'être plénitude ou de n'être pas. C'est pourquoi une défaite de la tradition n'est pas seulement un échec historique, mais un scandale métaphysique.

La mise en question porte sur des valeurs d'éternité. D'où l'humiliation, avec cette amertume, cette âpreté, chez tant de Musulmans attachés à la tradition. Souvent on a raillé cet auteur qui, dans un drame romantique, présente un seigneur en cotte de mailles affirmant : « Nous autres, gens du moyen âge ». Comment pouvait-il le savoir ? Mais, dans la conjoncture actuelle, cette lucidité paradoxale devient possible aux Orientaux. Ils disposent à cet effet de points de repère suffisants. Certains en parfaite conscience, d'autres honteux, peuvent se sentir en plein modernisme des hommes du moyen âge. Le Coran compare la société islamique à une maison solidement établie, aux murs profondément enfoncés dans le sol. Aujourd'hui, des Musulmans s'interrogent. N'est-ce point à cause de la fixité même des fondations, trop rigides, que des lézardes crevassent le mur ? « Je n'aime pas ce qui passe. » Or, dans le monde moderne, ce qui passe, semble-t-il, c'est l'absolu. Je disais tout à l'heure que l'angoissant n'était pas l'origine étrangère de la crise ni sa complexité.

C'est son point d'application, son impact. Droit au cœur. Dans une société qui, encore maintenant a, pour l'essentiel, comme terme de référence le Transcendant, qui se veut ordonnée à l'Unique, l'irruption du modernisme n'est pas un problème de civilisation, c'est une affaire de vie ou de mort.

Que deviennent donc , sous la pression des événements, les valeurs musulmanes traditionnelles, que peuvent-elles signifier encore pour l'Islam actuel et pour l'Occident ? C'est ce que nous allons tenter d'examiner très rapidement.

En premier lieu, comme il s'agit surtout de l'homme dans ces Rencontres de Genève, quel est le destin de l'homme musulman ?

L'homme de tradition islamique est un homme prosterné. Face contre terre devant le Visage de Dieu. C'est l'attitude de Moïse devant le Buisson Ardent, c'est la parole de saint Jean Chrysostome : « Seigneur ! Vous m'avez terriblement étonné. » Saisi comme par un coup de tonnerre. Le Musulman appartient à la même famille spirituelle. Djelal ed-Dine Roumi s'écrie : «Assez de métaphores ! Ce que je veux, c'est une brûlure de l'âme, une vive brûlure qui enflamme d'un bout à l'autre la conscience et la parole. » D'abord une brûlure de l'âme. Le saisissement total et l'adoration. La confrontation est d'une rigueur, d'un dépouillement absolu entre les deux unités, celle de Dieu et celle de l'Homme, en dehors de toute médiation, de toute intercession, de tout recours. Dès lors, la question se pose : quels sont les pouvoirs de l'homme ? Est-il destiné à n'être qu'une chose sous l'œil de Dieu, vue

par Dieu, sans doute, mais clouée, transpercée, foudroyée par ce Regard ? Islam signifie littéralement soumission. Au sens étymologique, le Musulman est donc celui qui se livre au décret divin. Mais tout être, l'animal, la plante, et même les éléments, le vent, la terre, se trouvent conditionnés par la volonté de Dieu. D'une certaine manière, ils sont donc tous Musulmans. Cependant l'Islam de l'animal ou de la pierre est une conformité passive, une soumission d'état. Seul celui de l'homme est une adhésion au plein sens du mot, libre et confiante, en réponse à l'amour divin. C'est ce qu'exprime le Coran dans un verset où Dieu s'adresse à toute la création : « Venez à moi que vous le vouliez ou non. » L'homme seul a la faculté de le vouloir. C'est ce qu'exprime aussi la parabole coranique sur la création du monde. Dieu propose d'abord aux montagnes la foi vive dont la condition est la liberté. Les montagnes se dressent, orgueilleuses de leur masse. Rien de créé n'est aussi puissant. Mais la liberté contient la tentation du refus, de la rébellion contre Dieu, le risque de la perdition. Les montagnes, saisies de tremblement, s'écartent, se fendent, épouvantées d'un tel fardeau. Alors Dieu confie la liberté à l'homme. Sacré de cette dignité, Adam peut nommer les anges, tandis que les anges ignorent le nom d'Adam. En d'autres termes, l'homme est capable de connaissance personnelle ; il peut avoir une vision autonome de la nature des êtres, tandis que les anges n'ont d'autre condition que de louer Dieu ; chantres purs de l'amour divin, leur mélodie ne peut se refuser à Sa Gloire. Dieu ordonne alors aux anges, créés de feu, marqués donc du signe de la noblesse spirituelle, de reconnaître cette suprématie et de se



prosterner devant l'homme, bien qu'il soit façonné d'argile, c'est-à-dire emprisonné dans la matière. C'est ici qu'intervient la révolte de Lucifer. Mais il s'agit moins d'un sursaut d'orgueil que d'un débat sur la nature et la valeur de l'amour. L'ange Lucifer objecte précisément que ce chétif, ce vacillant amour humain, noué à la liberté, ne peut que s'enliser dans l'indifférence ou dévier dans le refus. Mais, à un amour total, inconditionnel, Dieu préfère un amour qui aurait la dimension de la liberté. Seul Adam, cet être de boue, ce grumeau de sang coagulé comme l'appelle le Coran, peut en faire l'offrande. Lucifer refuse de reconnaître cette souveraineté. Son châtement sera d'être aussi étroitement enchaîné à la révolte qu'il était enchaîné à l'adoration. Ainsi donc, la mise en état d'Islam ou d'adhésion est-elle l'action décisive de l'homme. Sa vocation est de reconstituer une image, une trace terrestre de l'Unité divine, dont il peut être le *ckahid*, le témoin par excellence. Car, au delà des données contradictoires des sens, au delà de la raison et de l'intelligence, au delà même de la conscience et de la mort qui semble l'abolir, il existe un point d'équilibre indifférencié, centre de cohésion de l'être, la fine pointe de l'âme, que les Arabes appellent par respect le *sirr*, le secret, par lequel l'homme s'accorde à l'Unique. Sans doute, l'homme est-il *abd'Allah*, esclave de Dieu. Mais c'est précisément dans la mesure où il adhère pleinement au divin qu'il cesse d'être l'esclave des êtres et des circonstances, qu'il échappe à la servitude du temporel, à la servitude de ses propres caprices et de ses illusions, aux tentations des « idoles », que ces idoles soient la gloire, la richesse ou même des « idéaux »

strictement temporels.

Passons maintenant des positions théologiques à l'observation quotidienne.

On y retrouve la conséquence directe des principes du Coran. Si, pour l'Islam,

la valeur de l'homme est essentiellement ontologique, il est tout naturel que,

dans la vie courante, le type humain du Musulman présente une certaine monotonie.

Le Musulman, quand il est véritablement rattaché à la tradition, a dans le caractère

quelque chose d'indifférencié, sans aspérités, sans traits individuels bien marqués.

On demandait un jour quels étaient les plus grands hommes de l'histoire musulmane.

Celle-ci a sans doute connu bien des penseurs et des conquérants. Mais, au sens où

la question était posée, il était bien évident que le grand homme c'était l'homme-héros,

le demi-dieu des Grecs, l'homme prométhéen. J'ai cru devoir répondre que l'Islam traditionnel

ne reconnaissait pas de tels grands hommes ou plutôt qu'il ne les plaçait pas au sommet

des grandeurs. Il est significatif que le plus grand homme de l'Islam soit précisément

le prophète Mohammed. Un prophète, c'est-à-dire celui dont la valeur n'est pas tant

due à l'action ni au mérite personnel qu'à la grâce d'être choisi pour support dû Verbe divin.

Rien qu'un porte-parole, non pas un interprète. D'ailleurs Mohammed lui-même

insistait sur son état de *nabi al oummi*, d'apôtre illettré ou plutôt simple de cœur.

Or les *hadiths*, c'est-à-dire l'ensemble des traditions qui nous rapportent les paroles

et les gestes du Prophète, recommandent à chaque Musulman l'imitation de

Mohammed dans chacun des gestes de la vie quotidienne. Et tout, les attitudes, la

façon de marcher, et de se vêtir, se trouve ainsi rapporté dans les moindres détails. Par l'observation scrupuleuse des *hadiths*, la personnalité du Musulman devient encore plus lisse et transparente.

En comparaison avec cette neutralité, disons le mot, ce conformisme, l'individualité de l'Occidental paraît infiniment riche et variée. Mais elle semble parfois confuse, voire incohérente, à l'Oriental. Cette impression est même partagée par des jeunes gens, des étudiants, qui arrivent fort bien disposés au modernisme, désireux de s'adapter, mais qui gardent indélébile la marque de la famille traditionnelle.

Il leur paraît étrange que le même homme puisse être chrétien, par exemple, et frôler le communisme, écouter de préférence du Mozart et s'entourer de reproductions de Picasso. Né dans une société diversifiée à l'extrême, le jeune Européen se voit offrir une infinité de croyances, d'opinions politiques, de doctrines philosophiques, de goûts artistiques ; bref, mille et une possibilités de se composer son propre moi. Il s'habitue à choisir et à préférer.

Quel est le critère de l'option, le point de rassemblement des contraires ? Mais c'est l'individu lui-même qui apparaît comme une pierre de touche, un moyen d'apprécier le réel, et de choisir telle action, telle pensée, telle valeur plutôt que telle autre. Il y a une forme d'éducation qui assure au mieux cette double tâche, d'affirmer le moi et d'éduquer en même temps le goût pour étendre à l'infini la faculté de choix. Ce sont les humanités classiques. Il suffit de considérer le type d'homme que pouvait façonner, aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, l'usage de Plutarque, ou

plus simplement l'écolier formé au *De vins illustribus urbis Romae*, et de les comparer au croyant éduqué d'après les *hadiths*. A fréquenter la galerie des modèles exemplaires prodigués par l'antiquité grecque et latine, la personnalité se dégageait, se précisait, durcie en profil de médaille. Le moi de l'Occidental est une arme qui lui assure une mainmise sur les choses. L'Oriental traditionnel a la démarche inverse.

Il abandonne les choses par un effort d'intériorisation du moi. Si l'aventure offerte à l'Occidental est celle du choix libre, créateur de formes et de faits, le destin à réaliser par l'Oriental est la libre consécration à l'Unique. Pour l'homme de la tradition, la personnalité vraie n'est pas un point de départ mais un point d'arrivée, qui s'atteint par une simplification de l'individu. Certes, il ne s'agit pas de faire de soi le plus irremplaçable des êtres, de sa vie une aventure originale, singulière.

La grande entreprise est cette intériorisation qui dépouille l'homme de ses traits individuels, de ses tics, pour le rassembler sur sa réalité absolue qui est la réalité de son âme pour Dieu. Comme le dit un personnage des Mille et Une Nuits : « Exalté soit Celui devant qui s'effacent tous les noms, prénoms et surnoms et qui voit les âmes dans leur nudité. »

Pour l'essentiel, l'individu doit faire de son âme un «miroir qui reflète le Visage de Dieu ». Pour le reste, il lui suffira de se mettre en conformité avec l'un ou l'autre des prototypes qui lui sont offerts par la tradition. Il n'aura qu'à adhérer, avec plus

ou moins de perfection, au thème nettement établi du juge, du ministre ou du marchand. Il va moduler ce thème de vie avec plus ou moins de justesse.

Comme la musique orientale, c'est à des intervalles de tons très fins que l'on appréciera la qualité du type humain. Sans doute, l'élan et la diversité de l'existence occidentale, gorgée d'accords contradictoires, nous apparaissent-ils comme un déploiement symphonique d'une ampleur qui tient du prodige.

Sachons pourtant reconnaître encore la dignité d'une vie traditionnelle, au dessin mélodique, à la tessiture unie, mais ponctuée par le divin et comme rythmée par lui.

Quand des cultures d'Orient et d'Occident essaient de se comprendre, les malentendus qui les guettent sont exactement inverses. Devant la multiplicité des valeurs créées par l'Europe, et que celle-ci est entraînée à manipuler, l'Oriental risque de se perdre. Ses principales erreurs seront donc des fautes de discernement, des erreurs de choix. Il n'arrive pas à se fixer, car sa personnalité n'est pas habituée à servir de critère aux choses qui passent.